

MARCEL AYMÉ

DU CÔTÉ
DE CHEZ
MARIANNE

ÉDITION ÉTABLIE,
PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR MICHEL LECUREUR

nrf

GALLIMARD

PRÉFACE

Il y avait une fois un éditeur qui s'inquiétait du succès des hebdomadaires politico-littéraires Gringoire et Candide. En effet, lus par beaucoup, 350 000 en 1934 pour le premier, 250 000 pour le second la même année, ils versaient des droits élevés aux auteurs et s'en réservaient sur les publications ultérieures. « C'est royalement payé ! » déclare Marc Allégret, enthousiaste, à André Gide¹. Le journal et l'auteur y gagnaient, mais la maison d'édition y perdait d'autant. D'où l'idée de Gaston et Raymond Gallimard de lancer à leur tour un hebdomadaire politique et littéraire qu'ils contrôlaient. Ainsi naquit Marianne en 1932.

Le choix du titre est tout un symbole, puisqu'il est celui de la République. Gringoire et Candide étaient de droite. Marianne serait de gauche et républicain.

Mais à qui confier la responsabilité d'une telle publication qui viendrait s'ajouter à Détective et à Voilà, que les Éditions Gallimard possédaient déjà ? Deux hommes furent pressentis : Pierre Brossolette et Emmanuel Berl, qui travaillèrent à la maquette de l'hebdomadaire dans l'ignorance l'un de l'autre. Le premier était âgé de vingt-neuf ans et le second de

1. Cité par Bernard Laguerre dans *Marianne 1932-36*, mémoire de maîtrise, Paris IV, 1983, p. 10.

quarante. Agrégé d'histoire, Pierre Brossolette collaborait à Excelsior, alors que Emmanuel Berl avait assisté Henri Barbusse au journal Monde. Cultivé, ami de Drieu La Rochelle et de Malraux, Emmanuel Berl fut finalement préféré à Pierre Brossolette à qui revient néanmoins la direction technique et la chronique politique du journal à ses débuts.

Emmanuel Berl avait fréquenté les surréalistes et Louis Aragon, créé avec Drieu La Rochelle une revue éphémère, Les Derniers Jours, participé à la rédaction des Cahiers bleus et publié, en 1929, un livre remarqué, Mort de la pensée bourgeoise, qu'il avait dédié à André Malraux. À la direction de Marianne qu'il assurera jusqu'en 1937, Emmanuel Berl a laissé s'exprimer les courants politiques les plus divers de la gauche républicaine et s'est attiré la collaboration des plus grands écrivains, dont Marcel Aymé.

Le premier numéro, du 26 octobre 1932, comportait déjà sa signature au bas d'une nouvelle, Le Mariage de César. Mais elle n'apparut pas dans les suivants. On ne retrouve son nom qu'à partir du 8 mars 1933, pour une série d'articles, réunis dans ce volume, qui feront de Marcel Aymé un collaborateur assidu de Marianne jusqu'à la fin de 1935. Mais pourquoi ce rôle de chroniqueur attribué à Marcel Aymé ? Certes, il avait déjà quelque expérience du journalisme puisqu'il avait travaillé à l'Agence Radio¹ et publié quelques articles². Mais il n'avait pas gagné la notoriété dans ce domaine. Toutefois, Emmanuel Berl lui proposa de tenir une rubrique dans Marianne en mars 1933, car il venait de lire le manuscrit de La Jument verte et s'en était délecté³. Outre les lettres de noblesse que Marcel Aymé avait acquises en obtenant le Renaudot, en 1929 pour La Table aux crevés, et un franc suc-

1. Michel Lecqueur, *Marcel Aymé*, La Manufacture, 1989, p. 65.

2. *Cahier Marcel Aymé*, n° 6, Éd. SAMA, diffusion Distique.

3. Lettre inédite à l'auteur.

cès l'année suivante pour La Rue sans nom, ce fut donc sa célèbre Jument qui servit d'entremetteuse entre Emmanuel Berl et lui. La liberté de ton de ce roman ne pouvait que séduire un esprit aussi ouvert que celui du directeur de Marianne. Dès lors, chaque semaine, ou presque, Marcel Aymé donne un article, sorte de billet d'humeur sur n'importe quel sujet d'actualité. Il s'attarde aussi bien sur le dernier concours Lépine que sur le cas de quatre individus surpris par la police en train de pêcher au harpon sous le pont de Tolbiac.

Mais il commente également des sujets plus graves comme les événements du 6 février 1934, le racisme hitlérien ou le procès de Violette Nozières. Quand elle est condamnée à mort, il s'indigne de la sentence et fustige une justice qui s'est refusée à envisager la possibilité de relations incestueuses entre la jeune parricide et son père. Quelques semaines après, il fait campagne pour la grâce et dénonce la peine de mort. Marcel Aymé poursuit là la lente évolution commencée avec le spectacle de l'exécution capitale de Dervaux¹ et qui donnera en 1952 les fortes répliques de La Tête des autres.

Au total, Marcel Aymé a publié cent huit chroniques dans Marianne qui restituent fort bien beaucoup d'aspects de la vie quotidienne française de 1932 à 1937, sans compter qu'il y exerce ses talents de grand écrivain et, plus particulièrement, son ironie et son sens de la polémique.

Marianne ne connut malheureusement pas le grand succès de ses rivaux. « Avec un tirage maximum de 120 000 exemplaires, l'hebdomadaire de Gallimard restera toujours loin des 200 à 400 000 exemplaires atteints par les journaux de Fayard et d'Horace de Carbuccia² », si bien que le titre fut

1. M. Aymé, « Une Tête qui tombe » (*Arts*, 10 avril 1952).

2. B. Laguerre, *op. cit.*, p. 5.

vendu en 1936 à Raymond Patenôtre, homme d'affaires, proche du radicalisme.

Mais Marcel Aymé s'était un peu éloigné de Marianne dès 1935. En effet, à l'occasion de l'invasion de l'Éthiopie par les troupes de Mussolini, les intellectuels français s'étaient émus et divisés, comme de coutume, en deux camps : les uns souhaitaient des sanctions contre l'Italie et les autres n'en voulaient pas. Par souci de pacifisme, Marcel Aymé se rangea aux côtés des seconds qui rassemblaient essentiellement des gens de droite et d'extrême droite. La rédaction de Marianne s'en émut et lui demanda des explications qu'il fournit le 16 octobre 1935 dans un article intitulé « Une signature ». Emmanuel Berl nous a assuré que cette affaire n'avait en rien affecté ses bonnes relations avec Marcel Aymé et nous lui en donnons acte bien volontiers. Toujours est-il que celui qui avait publié entre-temps Maison basse cessa peu à peu de signer des chroniques dans Marianne et se borna à y publier en 1936 et 1937 deux de ses romans en feuilletons, Le Moulin de la Sourdine et Gustalin.

Michel Lecureur

En frottant au jour le jour

22 mars 1933 ¹

Il n'y a personne qui fréquente autant que moi les salons parisiens, puisque de mon état je suis frotteur de parquets. Je connais du monde riche et décoré, et je suis dans la pré-tention que personne de ma maison, pas plus la concierge que le pianiste du cinquième, ne peut m'apprendre les belles manières. J'ai pensé que c'était dommage de me garder pour moi les choses instructives que j'entends dans ma position, et je me suis décidé à écrire mon journal.

Lundi. — Je travaillais chez M. Leblan, le député de mon arrondissement, et je l'ai entendu qui avait des raisons avec sa dame. Il est arrivé au salon en claquant la porte, des feuilles d'écriture à la main.

« Ah, c'est vous, Bouchon, qu'il m'a fait; tenez, puisque vous êtes là, vous allez faire la chambre.

— D'habitude, je commence par faire le salon...

— Vous m'entendez mal : je vais interpellier sur la politique extérieure et vous représenterez le Parlement. »

Il s'est placé au bout du salon et c'est de ce moment-là que la peur m'a empoigné. De la manière qu'il parlait

1. Toutes nos références renvoyant à *Marianne*, nous ne donnons pour chaque chronique que la date de la livraison.

d'Hitler, j'ai compris que c'était du sérieux et qu'il se préparait un mauvais coup en Allemagne. Je voulais même lui demander s'il croyait qu'on aurait la guerre bientôt, mais je n'ai pas pu; il m'a montré du doigt en criant : « Je méprise les insinuations! » À son idée, il faudrait un homme fort à la tête du gouvernement. Sa femme, qui venait d'ouvrir la porte, le regardait d'un air tout réconcilié.

« Toi, mon Lucien, tu seras cet homme-là! »

Il a souri et ils sont allés s'embrasser de l'autre côté.

Mardi. — Mlle Pinpin d'Éristale m'a ouvert elle-même. Son monsieur du mardi n'était pas venu, et elle est venue faire la conversation avec moi. Je lui ai demandé ce qu'elle pensait d'Hitler.

« J'ai bien aimé son dernier film », qu'elle m'a répondu.

Je l'ai remise dans la voie.

« C'est le type qui va remettre un empereur en Allemagne, comme c'était avant la guerre, vous vous souvenez ? que je lui dis.

— Oh! j'étais trop petite... »

Mon œil, qu'elle était trop petite. Mais je n'ai fait semblant de rien, et je lui ai dit que l'heure était grave, parce qu'Hitler préparait des armements.

« Oh! c'est amusant, Bouchon, justement je viens d'acheter, mais vous allez voir... »

Elle m'a montré un petit revolver à manche de nacre et j'ai eu peur pour son monsieur du mardi.

Mercredi. — Je posais la cire chez M. Bolescu, le financier, et je me suis surpris à écouter à la porte de son bureau.

« Allô!, qu'il disait, allô! félicitons-nous, cher ami! Hitler, mais c'est le salut! le front d'airain opposé à l'hydre communiste! Nous allons voir les chemises brunes, les che-

mises noires, les chemises à plastron, fraterniser contre les hordes rouges ! Une affaire colossale... aux six cents millions de chemises, société anonyme... hâtez-vous ! »

Une minute plus tard :

« Allô, monsieur Dupont... ne m'en parlez pas, je suis épouvanté ! c'est l'invasion avant six mois ! La guerre aérienne ! Heureusement, je suis préoccupé de la sécurité des civils... grosse affaire de masques à gaz... toute la publicité faite gratuitement par les journaux sérieux... hâtez-vous ! »

Jeudi. – La marquise de Mouillebelle s'est assise près de moi pour être sûre que je ne lui calote pas un chandelier. C'est une dame dans les soixante-dix, qui ne dédaigne pas de causer.

« Bouchon, qu'elle m'a dit ce matin, vous paraissez tout chose, mon ami.

– Je me fais du souci à cause d'Hitler... »

Elle a eu un petit coup de col en arrière en relevant son face-à-main.

« Vous craignez la guerre, Bouchon ?

– On en cause, Madame la marquise.

– Eh bien, Bouchon, mais si la guerre arrive, nous ferons tous notre devoir, c'est très simple. Les Dames de France sont prêtes... je ne vois pas ce qui vous inquiète.

– Moi, je pars le huitième jour.

– Brave Bouchon ! mais il doit y avoir un moyen de partir le premier jour ? renseignez-vous !

– Bien sûr », que je lui ai fait.

Vendredi. – Quoiqu'il soit académicien, M. Bardelet n'est pas fier, dans un sens. Il tourne autour de moi, le monocle dans l'œil, en gloussant :

« Je me penche sur le peuple ! c'est si beau, cette vie qui s'ignore, cette grandeur des simples... »

– À propos, que je lui ai demandé, qu'est-ce qu'il va faire le peuple de là-bas avec Hitler ?

– Bouchon, laissez-moi me pencher – admirable, cette inquiétude des simples ! Hitler, mais c'est vous, Bouchon, et c'est sublime ! la force aveugle, le séisme ! on tue, on viole ! je me penche... Bouchon ! je tiens l'inspiration ! »

Il s'est sauvé dans son cabinet, et il s'est endormi, son porte-plume dans la main.

Samedi. – J'étais chez Mlle Boussard, une fille qui n'est pas belle, mais qui a tous ses diplômes, et qui s'entend comme point d'homme à la politique ; preuve en est qu'il défile chez elle les légumes de la République. La dame qui se trouvait avec elle n'était pas tranquille.

« Le Führer les mènera où il voudra, qu'elle disait.

– Vous êtes folle, chérie. Hitler ne peut rien contre la paix. Il y a tout de même la S.D.N. ! S'il déclare la guerre... Enfant, il sait trop bien ce qu'il risque ; la S.D.N. ferait appel aux hommes de bonne volonté de tous les pays !

– S'ils ne marchaient pas, vos hommes de bonne volonté ?

– La S.D.N. les obligerait, pardi ! mobilisation générale ! »

Dimanche. – Le dimanche matin, je vais froter dans une maison... enfin, une maison. Il y a une pensionnaire de service, et ce matin, c'était Carmen. Comme je ne suis payé de mon travail qu'en spécialités de la maison, j'ai eu le temps de causer avec elle. Je lui ai donc parlé d'Hitler, et j'ai bien fait. Elle m'a dit qu'en France, ce ne sont pas les nazis qui manquent le plus, qu'elle en voyait tous les jours. Elle m'a appris aussi que la patronne avait décidé d'habiller toutes

ses pensionnaires en jeunes filles en uniforme. Ces nouvelles-là m'ont bien réconforté. Je vois que l'opinion publique réagit. Quand les hommes verront les jeunes filles en uniforme, ils ne voudront pas rester en arrière, et ça donnera à réfléchir au Führer. J'ai confiance.

En frottant au jour le jour

5 avril 1933

Lundi. – Jamais je n'ai frotté de si molle ardeur que chez mon député du lundi. En arrivant, j'ai vu tout de suite que la bonne avait les yeux rouges et j'ai su le pourquoi de la chose. « Croyez-vous, Bouchon, que ces dégoûtants-là veulent me diminuer de 100 francs par mois, soi-disant à cause des impôts nouveaux? Mais comme je lui ai dit, au député, vous n'aviez qu'à ne pas les voter! »

Il n'y avait pas cinq minutes que j'étais dans le salon, M. Leblan est entré et m'a pris à part : « L'heure des sacrifices a sonné à toutes les montres, Bouchon, Mme Leblan me charge de vous informer qu'à partir de maintenant, vos heures de travail vous seront payées un franc de moins... » Je n'ai pas eu la présence d'esprit de protester, mais j'avais de la rancune et le parquet s'en est ressenti. Sur le moment de partir, j'ai pincé M. Leblan dans un coin du couloir et je lui ai dit tout doucement : « À propos, je ne vous ai pas encore dit que je venais de déménager? Oui, depuis deux mois, me voilà électeur dans votre arrondissement... » Alors, il m'a emmené prendre un verre pour me dire qu'il m'augmenterait de vingt sous.

Mardi. – Mlle Pinpin d'Éristale m'attendait comme les sacrements, parce que son monsieur du mardi n'était encore pas venu et que son petit revolver ne fonctionnait plus. « Vous allez me l'arranger, Bouchon, et j'irai trouver ce monsieur à son domicile conjugal; me faire une pareille vacherie à une semaine du terme? Par exemple! »

Je lui ai expliqué que les impôts empêchaient bien sûr son ami d'être généreux, et que le monde avait du mal à vivre à l'heure d'à présent. J'en ai même profité pour lui demander une augmentation de vingt sous qu'elle m'a accordée du premier coup. C'est une bonne personne, mais qui n'a guère de prévoyance.

Mercredi. – M. Bolescu, mon financier, est en train de faire de la neurasthénie. « Avec ces impôts nouveaux, ces bruits de guerre, la vie devient d'une monotonie désespérante. – Les affaires de Monsieur ne marchent pas? – Mais si! elles n'ont jamais marché aussi régulièrement, aussi sûrement, mais la prudence des clients nous condamne à la prudence!... Songez, Bouchon, voilà trois ans bientôt que je ne suis pas allé en prison... Alors, je m'ennuie. Tenez, je voudrais être frotteur; hélas! on ne s'improvise pas frotteur comme je me suis improvisé financier... – On gagne moins aussi et on paie les impôts quand même; je voulais justement vous demander une augmentation! – Impossible, Bouchon, c'est une question de principes... »

Jeudi. – La marquise de Mouillebelle tricotait dans son fauteuil, tout en me surveillant du coin de l'œil: « Dites-moi, Bouchon, je suis curieuse, mais payez-vous des impôts? – Vous parlez, Madame la marquise, ce n'est pas croyable même que je voulais vous demander... – Une augmentation? – Si Madame la marquise pense... – Vous pou-

vez vous fouiller, mon ami. Ce n'est pas à moi qu'on raconte des histoires. Je vous diminue de vingt sous, Bouchon, mais je vais vous donner un bon conseil : n'achetez jamais de valeurs d'État. »

Vendredi. – Comme toutes les fois que j'arrive chez lui, mon académicien s'est mis à tourner autour de moi en piaillant : « Je me penche sur le peuple ! Cette grandeur des simples... » Moi, je n'aime pas ces façons qu'il a de m'appeler « le peuple ». À quoi ça ressemble ? « Le peuple est accablé, que je lui ai dit. – Accablé, Bouchon ? Je ne comprends pas... – Parfaitement, il paie trop d'impôts... » Il m'a regardé d'un air mauvais : « Trop d'impôts ? Et nous, alors ? certes, il est doux de se pencher sur le peuple, et je ne m'en laisserai jamais pour ma part, mais vos plaintes ne me touchent pas du tout, Bouchon. Le grand crime du fisc, le seul crime du fisc est d'avoir imposé l'esprit ! comme s'il était une marchandise ! »

Samedi. – Mlle Boussard rentrait d'une tournée de conférences qui lui a valu le surnom de mitrailleuse de la paix, et se préparait à partir pour Genève prendre la température de l'Europe. Elle aime ça. Comme elle s'absente pour deux mois, je lui ai demandé un certificat qui me permettra de prouver que je n'ai plus d'occupation chez elle. « Mais certainement, Bouchon, c'est le premier devoir que de nous entraider. C'est ce que je ne me lasse pas de répéter dans mes conférences. Examinons par exemple le problème... » J'ai dû l'écouter pendant une heure d'horloge, mais l'idée que j'allais toucher tous les jours une allocation de chômage m'a tenu éveillé jusqu'au bout. Je vais pouvoir acheter enfin de la rente sur l'État.

Dimanche. — J'avais terminé mes deux heures dans le salon du grand 13, et je m'apprêtais à me faire payer sur la pensionnaire de service, comme c'est l'habitude le dimanche matin. Mais la patronne m'a appelé pour me dire que ça ne marchait pas. « Nous sommes accablés d'impôts, Bouchon, et les affaires s'en ressentent. Il nous faut faire des économies. Désormais, vous ne serez plus payé qu'un dimanche sur deux. »

Il y a du monde qui abuse qu'on est faible.

Des Bagues plein les doigts

19 avril 1933

Tard dans la nuit, passant sur le boulevard, je fus arrêté par un homme de mauvaise mine qui fit étinceler à mes yeux un diamant d'une grosseur considérable, monté sur une bague de platine.

« Voulez-vous profiter de ma misère ? me dit-il à mi-voix. Voilà une occasion. C'est tout ce que j'ai pu sauver de ma fortune et je suis obligé de m'en défaire pour une bouchée de pain. C'est un bijou qui n'a pas de prix, mais je vous le céderai pour cinquante francs. »

Je pressai le pas comme eût fait à ma place n'importe quel honnête homme. Il me suivit en rabattant cent sous tous les trois pas, et il était à vingt francs comme nous arrivions sous un bec de gaz. Sa voix larmoyante m'attendrit un peu, je le regardai plus attentivement que je n'avais fait, et je reconnus mon vieil ami Tontaine. Après un temps d'hésitation, il me reconnut, lui aussi, mais d'abord sans beaucoup de plaisir. Comme je lui demandais de ses nouvelles :

« Je sors de prison, me répondit-il un peu sèchement. Et toi ? »

Je lui dis que jusqu'à présent, j'avais eu la chance d'y échapper, mais que cela n'engageait pas l'avenir qui est à Dieu. Ma modestie fut agréable à Tontaine, il voulut bien

MARCEL AYMÉ

Du côté de chez *Marianne*

Romancier, nouvelliste, auteur dramatique, Marcel Aymé a aussi pratiqué le journalisme. Ce fut même l'un des premiers métiers qu'il exerça. Quoique son rédacteur en chef de l'Agence Radio l'en ait vivement dissuadé, en lui assurant qu'il ne savait pas écrire...

En 1922, Marcel Aymé obtint le prix Théophraste Renaudot pour *La Table aux crevés*. Au début de 1933, un autre rédacteur en chef, Emmanuel Berl, directeur de l'hebdomadaire *Marianne*, lut le manuscrit de *La Jument verte* et trouva que son auteur avait du talent. Il lui proposa de tenir une rubrique dans son journal. De 1933 à 1937 ses chroniques passent en revue l'actualité politique, sociale, judiciaire d'une époque qui a notamment connu les émeutes de février 1934, le scandale Stavisky... et la résistible ascension d'un certain Hitler.

nrf



9 782070 717354



89-X

A 71735

ISBN 2-07-071735-6

170 FF tc